

Charles BARBERIS

Homme d'action

Industriel visionnaire et humaniste

Collaborateur et ami du grand architecte LE CORBUSIER

**1930-1965 :
une épopée politique, industrielle et sociale corse**

Dernière mise à jour : 10 février 2022

Auteur : François Barberis



STO. T. TOMAS
ADACCIO

CHARLES BARBERIS (1908-1980)

Charles Barberis est né à Acqui Terme, petite ville de l'Italie du Nord proche de Turin, le 31 mars 1908.

Il était le tout dernier d'une fratrie de sept frères et sœur.

Sa mère mourut alors qu'il n'avait que deux ans et lui-même n'ira à l'école que jusqu'à l'âge du cours élémentaire avant d'être mis en apprentissage à Gênes où il apprit le métier d'ébéniste.

Son père tenait un débit de vin à l'enseigne « la Guinguetta », rue Galileo Ferraris, ce qui valut à Charles d'être régulièrement commis au lavage des bouteilles vides.

Il adhère en 1925 au parti communiste italien et milite activement contre la montée du parti fasciste.

En 1926, alors que Mussolini règne sur l'Italie depuis octobre 1924, Charles dont les sympathies communistes lui avaient déjà valu d'être inquiété par les sbires du Duce, quitte Gênes et trouve refuge à Nice où il parvient à s'employer comme menuisier dans une échoppe du boulevard Gorbella, proche du stade du Ray. Il y demeurera jusqu'en 1930 et continuera de militer dans les mouvements républicains français, malgré les préjugés dont tous les immigrés italiens faisaient l'objet de la part de nos compatriotes de l'époque.

Il quitte Nice en 1930 pour la Corse et travaille comme journalier pour l'entreprise Demedardi, vente de charbon de bois.

En 1935, à force de travail et d'économie il acquiert une petite parcelle de terrain sur la route des Sanguinaires, pratiquement à l'endroit où allait se dérouler 9 ans plus tard le débarquement des troupes alliées. Il y construit de ses propres mains un cabanon en bois qui demeurera tel quel jusques après la Libération, avant d'être démoli et remplacé par une villa.

Son voisin de l'époque est Louis Napoléon Mattei, qui possédait lui aussi une petite construction de loisir mitoyenne, et avec qui il se liera de profonde amitié. C'est L.N. Mattei qui l'aidera à s'installer définitivement à son compte comme menuisier ébéniste et qui interviendra, avec d'autres, pour obtenir sa libération en 1943, après son arrestation par la police politique italienne (l'OVRA) en janvier 1943 (*voir plus loin*).

Création d'un premier atelier en 1930, 3, montée Saint Jean (ex 81 cours Napoléon)

En 1936 (ou 1937), il loue un local en rez-de-chaussée d'un immeuble situé au 3, montée St Jean (anciennement 81 Cours napoléon), ainsi que l'appartement du 1^{er} étage, situé juste au dessus, et y installe son premier atelier artisanal.

Le local existe toujours (ancien magasin de meubles)

C'est là qu'il réalise ses premières créations: fauteuils, tables et buffets en chêne et châtaigner massif. Une partie de ce mobilier a équipé les salons du café à l'enseigne « Nord-Sud » (propriétaire : François Santarelli) jusques dans les années soixante.

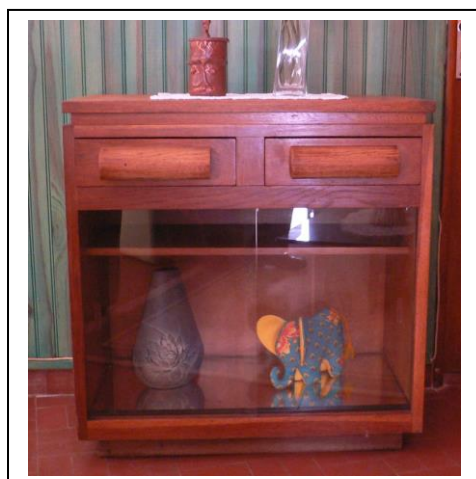
La montée Saint Jean était à l'époque une voie tranquille, bordée à droite de villas bourgeoises et longeant à gauche une belle orangerie qui dominait la baie d'Ajaccio. L'orangerie fut détruite dans les années 1952 pour y réaliser un programme d'HLM.



L'atelier de la montée St Jean en 1946 ?

« Menuiseries Modernes Barberis - tél. 773 »

On aperçoit au fond les orangers du jardin de la villa du docteur Desmot
Les trois personnages sont assis sur des billes de chêne provenant des forêts locales
au-dessus :: l'appartement du premier étage où vivait Charles Barberis et sa famille



Le militant républicain et le philanthrope

C'est à cette époque (1936 ?) qu'il se lia d'amitié profonde avec François Bartoli, héros de Verdun, homme de culture et grand humaniste, président (« vénérable ») de la loge maçonnique « Emancipation Ajaccienne » du Grand Orient de France. François Bartoli devint rapidement le mentor de Charles et lui enseigna la laïcité, la liberté de conscience, la tolérance et la citoyenneté, en un mot la République. A cette époque, Charles Barberis dévore tout ce qui lui tombe sous la main : l'encyclopédie autodidactique Quillet, Voltaire, Proudhon et surtout le Contrat Social de Jean Jacques Rousseau qui le marquera profondément. En juin 1940, alors que le régime de Vichy se met peu à peu en place, il adhère clandestinement à la franc-maçonnerie républicaine dont il atteindra le grade de maître en 1947.

Mais Charles Barberis n'oubliait pas pour autant ses amis demeurés en Italie.

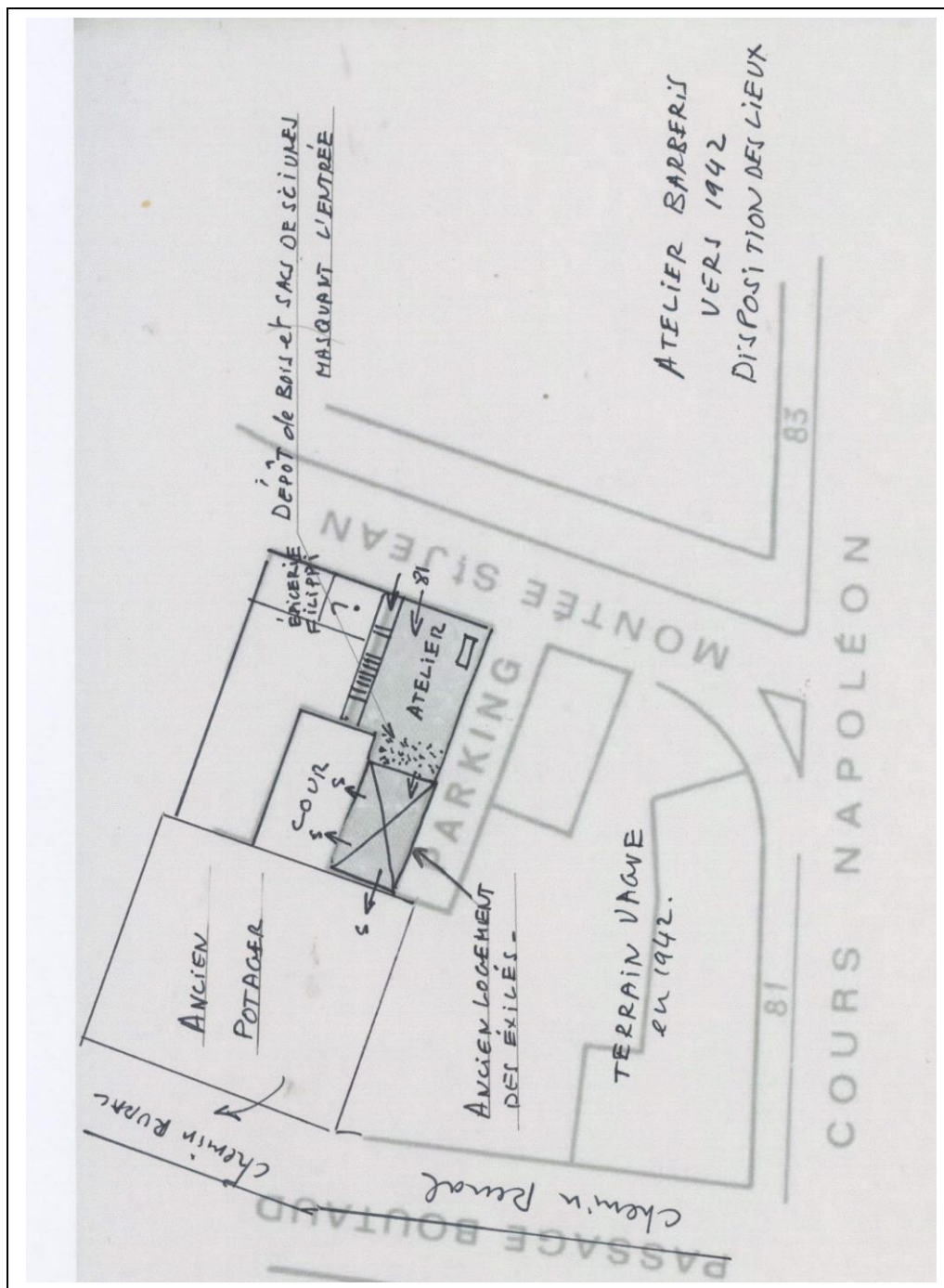
Il décida de les sortir de cette prison et leur proposa de le rejoindre à Ajaccio, pour travailler à ses côtés dans l'atelier qu'il avait créé au 81, Cours Napoléon et qui connaissait de plus en plus de succès. Ainsi s'installèrent avec lui, dès 1937, certains pour ne plus jamais le quitter, d'autres pour de longues années de collaboration, les Corsini, Collina, et bien d'autres...

Ils furent bientôt une dizaine, dont plusieurs exilés politiques volontaires, fuyant le régime italien, à travailler ainsi dans l'atelier de la montée Saint Jean.

Pour les plus démunis, Charles Barberis avait aménagé trois logements de fortune à l'arrière de l'atelier, à l'abri des regards indiscrets, dans un espace qui donnait à l'époque sur la cour intérieure de l'immeuble, avec issue de secours par le potager.

Il logeait, quant à lui, dans l'appartement situé au 1^{er} étage de l'immeuble, juste au dessus de l'atelier. De 1938 à 1947, cet appartement fut le lieu de réunion, d'abord ouvert, puis clandestin, des ses amis républicains, ce qui valu à l'appartement d'être maintes fois mitraillé par les milices, vichystes ou autres, qui circulaient sur le cours Napoléon. (on se souvient des nombreux impacts de balles dont la façade de cet immeuble avait conservé la trace jusqu'après 1970), et à Charles Barberis d'être arrêté à deux reprises par la police politique italienne en 1943 (*voir plus loin*).

En 1956, il fera donation, à titre gratuit, de cet appartement et de son mobilier à la veuve de François Bartoli qui, du fait du décès de ce dernier, ancien surveillant général au Lycée Fesch, venait de perdre son logement de fonction. Angèle Bartoli occupa cet appartement jusques très tard, dans les années 1980.



Le premier atelier (1935-1947)
L'arrière salle de l'atelier servait de logement aux exilés italiens, puis de refuge durant l'occupation,

Les années de plomb : 1940-1943

Charles Barberis épouse Delleda Venturi, jeune et belle immigrée italienne, en juillet 1942. Le 11 novembre 1942, les troupes italiennes (80.000 hommes) occupent la Corse qui jusqu'alors était administrée par le gouvernement de Vichy.

Dès le lendemain commencent les arrestations des opposants au régime.

Charles Barberis figure sur leur liste, comme ancien communiste, républicain et franc-maçon à la loge « Emancipation Ajaccienne » (dont outre François Bartoli, André Salini et François Santarelli furent tour à tour présidents –« vénérables »)

Il est ainsi arrêté une première fois le 19 janvier 1943. Il est transporté immédiatement à la prison de Bastia pour interrogatoire. Il y demeurera jusqu'au 15 février 1943, ses amis L.N. Mattei et François Bartoli réussissent à le faire libérer.

En juin 1943 la situation se durcit, 14.000 soldats allemands de la brigade SS Reichführer débarquent en Corse. La répression contre les résistants se fait plus vive (c'est en ce mois de juin 1943 que Jean Nicoli est arrêté par l'OVRA, la police politique italienne – il sera fusillé quelques semaines plus tard).

Le 16 juin 1943 l'OVRA effectue une deuxième descente au 81 du cours Napoléon vers 2 heures du matin, alors que Charles Barberis travaillait encore dans son atelier. Il se laisse arrêter sans résister car au fond de l'atelier sommeillent et se cachent trois exilés. Sa femme Delleda et son fils de 2 mois sommeillent également au premier étage.

Il est mené dans un premier temps à la prison d'Ajaccio et dirigé le 11 juillet 1943 sur le camp d'internement de l'Ile d'Elbe. Il s'en évadera avec six autres de ses camarades (dont Jean Cesari et le médecin de Moca Croce) le 25 septembre 1943. Les évadés parviennent en effet à s'emparer d'une barque à rames et, après 36 heures de mer, réussissent accoster entre Miomo et Erbalunga au nord de Bastia.

Charles est de retour à Ajaccio le 27 septembre 1943 alors que la ville s'est libérée toute seule de l'occupant le 8 septembre précédent. Il prend part aux derniers combats libérateurs jusqu'au 5 octobre 1943.

IX^e RÉGION MILITAIRE
ETAT-MAJOR
Bureau F.F.C.I. régional
N^o 2949 BR FFCI/FI-Sp.
C.A. 9^e
MARSEILLE 18 SEPT 1951

MODÈLE NATIONAL - SÉRIE SPÉCIALE
Références: IM. n^o 10 EMGG/FFI du 8 février 1945
IM. n^o 4550 FFCI/FI du 9 mai 1947

**CERTIFICAT D'APPARTENANCE
AUX FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR**

LE GENERAL COMMANDANT LA IX^e REGION MILITAIRE, certifie que :
M. BARBERIS Charles alias
né le 31 Mars 1908 à ACQUI (PIEMONTE) ITALIE
actuellement domicilié à 81 Cours Napoléon AJACCIO (Corse)
A SERVI DANS LES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR
au titre des formations suivantes, dans les départements ci-après :
FRONT NATIONAL - CORSE du 15.11.42 au 19.1.43
du 15.2.43 au 16.6.43
du 25.9.43 au 5.10.43

Circonstances particulières antérieures
Le 19.1.43 M. BARBERIS Charles
a été arrêté, transporté à BASTIA - Libéré le 15 Février 1943
a repris la lutte - Arrêté une deuxième fois le 16 Juin, dirigé
sur l'île d'Elbe le 11 Juillet - évadé le 25 Septembre, rentré à
AJACCIO le 27 Septembre 1943. Prends part aux combats libérateurs
jusqu'au 5 Octobre 1943.
La présente attestation constitue un **Certificat de présence au Corps**.
Elle a été établie à l'intention de
domicilié à

A MARSEILLE le 18 SEPT 1951
Le Général de C.A. MAGNAN
Commandant la IX^e Région Militaire
Signé: MAGNAN

Références particulières
éventuelles

NOTA. — La présente pièce est le certificat d'appartenance original: le détenteur ne doit pas s'en séparer, sauf provisoirement et contre reçu, dans
les procédures administratives s'il y a lieu.

P.A. le Chef de Bataillon CAPUS
Chef du Bureau Régional F.F.C.I.



compte chimie, l'écrit, calcul, documents 24 et 25

Département d **E LA CORSE**

NOM **BARBERIS**

Prénoms **CHARLES**

Adresse **51 COURS NAPOLEON**

Profession **INDUSTRIEL**

Né le **31 MARS 1908**

à **ACQUI**

Section locale de **AJACCIO**

Arrêté le **23 JANVIER 1943**

Déporté le **12 JUILLET 1943**

Prisons ou Camps en Allemagne } **ILE-D'ELBE**

Recommandes **RAPATRIE EN CORSE**

APRES 36 HEURES DE MER

Matière **28/9/1943**

Photo

Empreintes

LE TITULAIRE,

LE PRÉSIDENT,

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

L. Barberis

P. Camp

Le 22 décembre 1945, le Général de Gaulle accorde par décret la nationalité française à Charles Barberis.

**MINISTÈRE
DE LA JUSTICE**
13, place Vendôme - Paris (1^{re})

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté - Égalité - Fraternité

DIRECTION
DES
AFFAIRES CIVILES
ET DU SCEAU

SCEAU DE FRANCE

N° 16.253.39

Le Gouvernement provisoire de la République Française,
sur le rapport du Garde des Sceaux, Ministre de la Justice,

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER

Est naturalisé Français (art. 60 & 62 du Code de la nationalité Française)

*Barberis Charles Jules, menuisier
né le 3 Mars 1908 à Aigui (Italie), demeurant
à Ajaccio (Corse).*

ART. 2

Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice, est chargé de l'exécution du
présent décret, qui sera publié au *Journal officiel*.

Fait à **PARIS le vingt deux Décembre**
mil neuf cent quarante *cinq*

Signé : C. DE GAULLE
PAR LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
LE GARDE DES SCAUX, MINISTRE DE LA JUSTICE,
Signé : **Pierre-Henri TEITGEN**

MINISTÈRE DE LA JUSTICE

Four ampliation.
Le Directeur des Affaires civiles et du Sceau,

Barberis

AVIS IMPORTANT : En aucun cas il ne sera délivré de dupli-
cat du présent,

31.3317 - Imp. adm. Melun - C. 1902 - 1945

Justice (Service intérieur)

Premiers travaux et installation aux Salines

Cette situation nouvelle va lui permettre désormais de soumissionner à tous les marchés publics. Les commandes affluent : bâtiments administratifs, locaux commerciaux, écoles qu'il s'agit de construire, de rénover ou d'équiper en mobilier moderne et fonctionnel. Charles Barberis se voit confier la plupart de ces travaux. L'un de ses premiers chantiers administratifs sera la rénovation et l'équipement de l'école primaire Saint Jean (derrière l'ancienne manufacture de tabac).



Photos prises lors de l'inauguration du groupe scolaire de Saint Jean
On reconnaît assise à la droite du préfet de Corse, Delleda Barberis (veste grise, épouse de Ch. Barberis), et à gauche du préfet, Mme le docteur Pancrazi. Derrière le préfet, debout, le directeur du groupe scolaire de Castel Vecchio M. Giacinti qui enseignait au niveau Certificat d'études



St Sylvestre 1945
Ch. Barberis et sa jeune épouse Delleda Venturi
Salons du palais Lantivy (ou hôtel Solférino) ?



François Bartoli, l'ami de toujours, décédé vers 1956 ?
combattant de Verdun , grand invalide de guerre
militant laïque et républicain
photographié ici vers 1947 dans le bureau qu'il occupait
en tant que surveillant général, au Lycée Fesch d'Ajaccio

L'atelier du 81 cours Napoléon devient alors trop petit pour répondre aux besoins.

En 1946, en association avec Antoine Perrino il fait l'acquisition auprès des consorts Moretti et d'autres riverains, d'une parcelle située aux Salines, actuellement rue de Pietralba. Sur cette parcelle était édifée une ancienne scierie de Lariccio ainsi qu'un petit hangar attenant à usage de remise, de salle d'outillage et de garage de véhicules.

En moins de deux ans, Charles Barberis va transformer cette première installation pour en faire un vaste atelier de menuiserie.



L'ancienne scierie des Salines
Au fond : la colline de Pietralba



Séchage à l'air libre des planches de Lariccio après sciage. On remarquera la présence de deux rails enfouis dans le sol : ils marquent le passage du chariot qui transportait la grume vers l'atelier de sciage.

Sur la photo :
Antoine Perrino, un temps associé

Il conservera la scierie, dégagera une aire pour le séchage à l'air libre des planches et des chevrons, édifiera un local à l'emplacement de la remise et y installera les premières machines à bois, créera de toute pièce une salle de montage, une salle d'outillage, une salle de fabrication de colle à bois, une halle de stockage des ouvrages terminés.

En 1952, ce qui était une installation vétuste est devenue le premier atelier moderne de menuiserie de Corse

Près de 50 ouvriers menuisiers et ébénistes y sont employés et autant sur les chantiers. Pour loger ses nombreux personnels, il loue aux consorts Moretti et aux habitants du voisinage plusieurs logements, transforme définitivement la partie arrière de l'ancien atelier de la montée Saint Jean -celui-là même où il avait hébergé et caché ses amis politiques du temps de l'occupation- en logements de fonction. Y vivront durant plusieurs années diverses familles dont les Collina, ainsi que des exilés alsaciens (les Rosich).

Bureau d'études
selon MODULOR



Etuve à lariccio

L'atelier des Salines vers 1952
Entrées du personnel et des visiteurs
On distingue sur la droite
les installations d'étuvage du bois
A gauche : le bâtiment des études réalisé selon
croquis du Corbusier, au Modulor

1947 - 1950 : la première bataille de Marseille - la Corse à l'honneur

En 1947, François Billoux ministre (PCF) de la reconstruction et de l'urbanisme au sein du gouvernement provisoire du Général de Gaulle confie à l'architecte Charles-Edouard Jeanneret dit LE CORBUSIER la mission de réaliser un premier immeuble collectif à Marseille, boulevard Michelet, destiné à reloger les prolétaires et les mal logés du Vieux-Port: ce sera la Cité Radieuse, un bâtiment de 337 logements sociaux.

Charles Barberis se sent techniquement et industriellement assez solide pour participer à l'effort de reconstruction national. Lui qui n'a jamais rencontré le Corbusier et n'est jamais sorti de son île, décide de participer à l'appel d'offres pour tout ce qui concerne les ouvrages en bois, intérieurs et extérieurs. En 1948, Après une dure compétition, il est déclaré adjudicataire du lot menuiserie.

Le chantier est colossal, surtout pour les techniques de l'époque. L'immeuble doit être livré en 24 mois, or il faut tout inventer, tout redessiner, tout industrialiser. Le bois fait défaut, la colle à bois fait défaut, les clous, la visserie, la quincaillerie font défaut.

Comment parvenir à fabriquer en si peu de temps des ouvrages pour des centaines de logements et leur faire traverser la Méditerranée sur des cargos qui tombent plus souvent en panne qu'ils ne naviguent ?

Mais un nouvel obstacle, financier celui-là, se présente devant l'industriel d'Ajaccio : il doit, avant d'être déclaré définitivement adjudicataire fournir une caution bancaire égale à 10% du montant du marché. Le marché étant énorme (l'équivalent de 20 millions d'€ actuels), la caution l'est à proportion. Or le réseau bancaire corse est à l'époque inexistant et aucune banque continentale ne veut cautionner un industriel corse qui apparaît au mieux comme un inconscient, au pis comme un matamore.



La Cité Radieuse de Marseille

Charles Barberis contacte tous ses amis de l'époque : Brancaleoni, Salini, Santarelli, Biancamaria, LN Mattei, Giorgi.... et leur demande d'intervenir pour qu'une caution lui soit délivrée ou que le ministère de la reconstruction renonce à celle-ci. En vain. En 1948, il demande et obtient une audience du nouveau ministre de la reconstruction, Eugène Claudius-Petit, visionnaire et fervent admirateur des théories corbuséennes. Le courant passe immédiatement entre les deux hommes. Un accord est trouvé : Charles Barberis établira un chèque de 20 millions de francs de l'époque (*ce qui représente d'aujourd'hui environ 1 million d'€*), mais ce chèque ne sera mis en circulation qu'en cas de défaillance de l'entreprise.

Barberis accepte la condition, signe le chèque qu'il remet au représentant de l'état : il a son chantier, il va pouvoir démontrer que, bien qu'étant insulaire, il peut réaliser un travail aussi parfait que s'il était installé sur le continent.

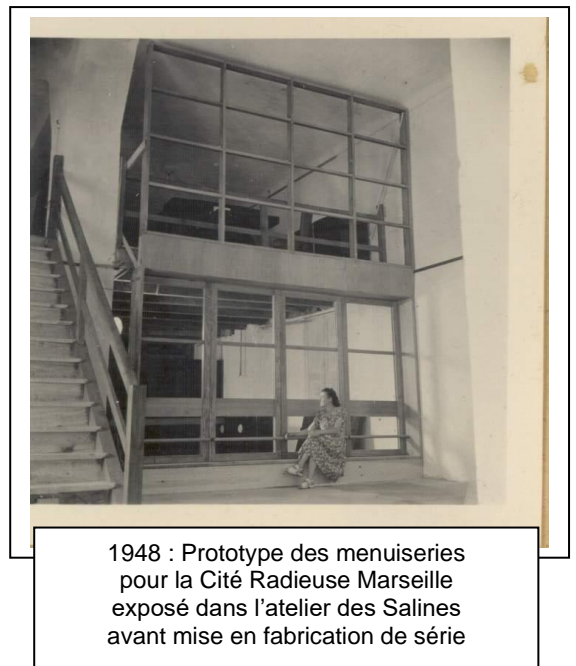
Dès son retour à Ajaccio, le bois continental étant quasiment impossible à obtenir venir, il prend une troisième décision : les menuiseries seront fabriquées en bois local : chêne et châtaigner de Corse. Mais il n'existe dans toute l'Ile à cette époque aucun stock suffisant de bois sec dans chacune de ces deux essences pour garantir l'approvisionnement.

Qu'à cela ne tienne : on construira une étuve à bois sur le site d'Ajaccio, et comme le fioul est aussi difficile à se procurer que le bois d'œuvre, cette étuve brûlera les déchets de bois de menuiserie : le recyclage des déchets industriels est né à cette époque à Ajaccio.

Courant 1948, le premier prototype d'ouvrage est prêt, qui précède le lancement industriel.

Charles Barberis s'investit corps et âme pour gagner son pari fou. Mais rien ne l'arrêtera. Le chantier, magnifique, est livré dans les délais prévus. Les ouvrages sont exactement conformes à ce qui était demandé. Soixante ans après, ces ouvrages sont quasiment dans l'état dans lequel ils ont été livrés et mis en place.

Les trois architectes de l'opération, Le Corbusier (architecte en chef), André Wogensky (architecte délégué) et Guy Rottier (architecte gros œuvre) ne tarissent plus d'éloges sur le petit industriel corse que le ministre Claudius-Petit leur avait choisi.



1948 : Prototype des menuiseries pour la Cité Radieuse Marseille exposé dans l'atelier des Salines avant mise en fabrication de série

En 1950 (ou 1951), lors de la réception de l'ouvrage, le représentant de l'état restitue à Charles Barberis le chèque de la caution qu'il avait signé 2 ans auparavant.

Un petit artisan corse devenu industriel avait démontré qu'il était possible de produire en Corse des ouvrages de bonne qualité et de les livrer sur le continent en respectant délai et cahier des charges.

La Corse par Charles Barberis interposé avait gagné une première bataille industrielle.

1951-1955 : Un pari encore plus fou : la Cité radieuse de Nantes-Rézé

En 1951, un an à peine après la livraison de l'ouvrage de Marseille, Charles Barberis est sollicité pour la construction d'une deuxième Cité Radieuse à Nantes - Rézé. Pari encore plus fou que le précédent : non seulement il fallait aller plus loin dans les terres en traversant la mer, mais il fallait faire mieux qu'à Marseille.



Le chantier de Nantes Rézé en déc. 1954

Le Corbusier n'était pas en effet pleinement satisfait des solutions techniques de menuiseries extérieures et intérieures que l'ingénieur Bodiansky avait conçues, car peu appropriées pour des immeubles de si grande hauteur. Il trouvait les menuiseries extérieures trop grêles, peu étanches. En outre il voulait à l'occasion de ce deuxième chantier mettre pleinement en œuvre sa théorie du « pan de verre », véritable mur de bois et de verre qui sera à l'origine du concept de « mur rideau »

Vers la fin 1951 il en parla à Charles Barberis et lui demanda s'il pouvait, avec l'aide de son collaborateur André Wogensky, résoudre cette difficulté majeure : concevoir et produire des ouvrages de grandes dimensions, parfaitement étanches à l'air et à l'eau, ainsi que des mobiliers intérieurs totalement intégrés à l'architecture corbuséenne. Pour y parvenir Barberis ne voit qu'un moyen : fonder un bureau d'études spécial et élever un immeuble provisoire, sorte de « *modèle réduit grandeur nature* » de ce qui sera réalisé à Nantes, et sur lequel seront testées toutes les solutions avant de les valider.



Bureau d'étude spécial créé en 1951 à Ajaccio-Salines pour les mises au point des ouvrages de Nantes Rézé

Le Corbusier et Wogensky ne comprenaient pas ce que Charles Barberis signifiait par « *modèle réduit grandeur nature* ». Ce concept leur paraissait étrange et contradictoire : comment pouvait-on espérer réaliser, à Ajaccio qui plus est, un « *modèle réduit* » d'un ouvrage si considérable, et qui fût un même temps « *grandeur nature* ». Peu convaincus, ils acceptent néanmoins de faire confiance au Corse. Charles Barberis allait leur démontrer que cela était possible.

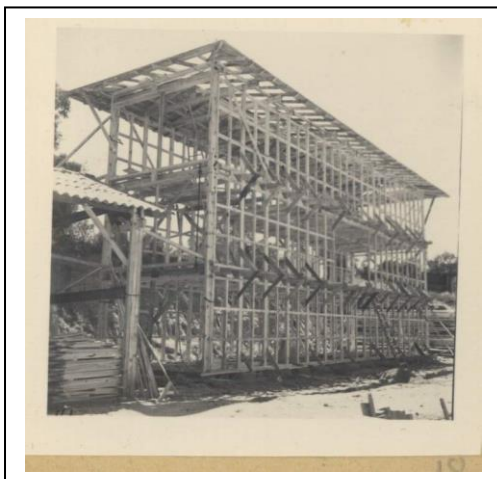


Photo 2
La structure bois
équipée des ouvrages
« grandeur nature »

← Photo 1 :
la structure bois « modèle réduit »
de la cité radieuse de Nantes Rézé





Photo 3

Au centre de la photo :
Barberis et son épouse
(Ajaccio- mai 1952)



Photo 4 : l'appartement en bois
« grandeur nature »
Au fond : Guy Corsini



Photo 5 :
le meuble passe plat
Derrière le meuble, Anna



Photo 6 :
la cuisine, « grandeur nature »
Ingénieurs et techniciens

Le « modèle réduit grandeur nature »
imaginé par Charles Barberis pour répondre à la demande de Le Corbusier
pour la conception et la mise au point des « pans de verre » et de mobiliers intégrés
destinés à équiper la Cité Radieuse de Nantes - Rezé
Ce furent en tout 6 appartements en bois « grandeur nature »
qui furent réalisés à Ajaccio à cette fin.
Ces ouvrages furent démantelés en 1954
Photos prises vers mai 1952, avant la venue du « Corbu » à Ajaccio

13 juin 1952 : Le Corbusier et Wogensky à Ajaccio

En mai 1952, après d'innombrables essais et mises au point, la plupart des problèmes techniques sont résolus. Mais il a fallu tout repenser, car dans la conception corbuséenne, l'ouvrage de menuiserie est à l'équivalent de l'ouvrage de maçonnerie. Ce n'est pas un accessoire de la construction. C'est un élément central qui capte la lumière et la guide dans tout l'appartement. Elle doit être largement ouverte sur l'extérieur et en contrepartie doit être aussi étanche que possible pour résister aux fortes rafales de vent des étages supérieurs.

Charles Barberis, aidé de Wogensky pour la conception, de Chouvelon pour la mise au point des nouvelles quincailleries, d'Edouard Gritti pour la conception des nouveaux outillages à bois, parvient à trouver une solution optimale et réalise pour chaque ouvrage un prototype qu'il installe dans la structure en bois qu'il a fait édifier aux Salines, ce qu'il appelait son « modèle réduit grandeur nature » (voir photos pages précédentes).

Le 13 juin 1952, Le Corbusier atterrit à Ajaccio pour la première fois. Il va pouvoir se rendre compte par lui-même de l'ampleur du travail accompli. Un vin d'honneur l'attend dans les ateliers, vin d'honneur auquel Charles Barberis a voulu associer son personnel autant que les notables de la ville.

C'est François Bartoli, l'ami de toujours, qui prononce le discours de bienvenue. Puis c'est le tour de Wogensky. Enfin c'est le tour du Maître. L'accord est total. Il ne reste plus qu'à lancer les fabrications.



Photo 2
Discours de bienvenue
par François Bartoli
prononcé dans les ateliers
des Salines

Photo 1
L'arrivée à Campo dell' Oro
le 13 juin 1952
De gauche à droite : L.N. Mattei, Barberis,
Le Corbusier, François Bartoli

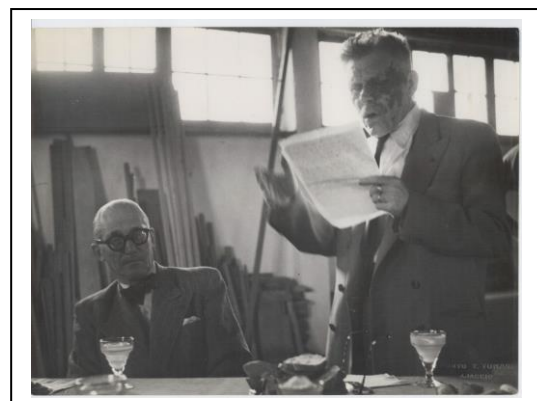




Photo3
Le Corbusier
Les ouvriers
Au fond, debout
Antoine Perrino



Photo4
Le Corbusier
Ch. Barberis



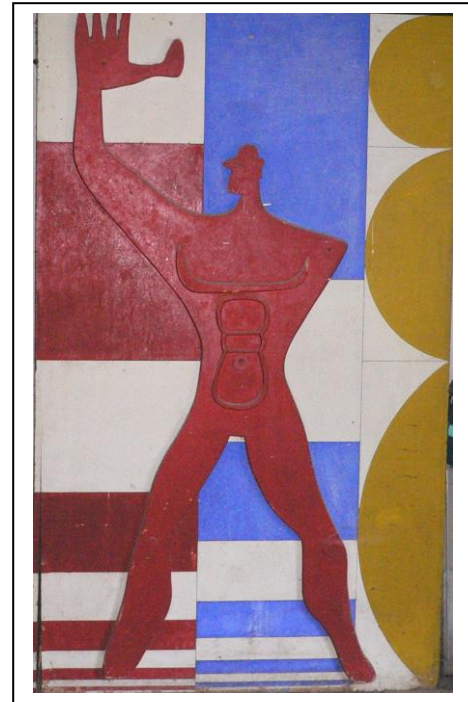
Photo 5
André Wogensky
Matha Pan, sculpteur

VIN D'HONNEUR
A AJACCIO LE 13.06.1952

La cabanon du Cap Martin : un bijou de menuiserie (1952)

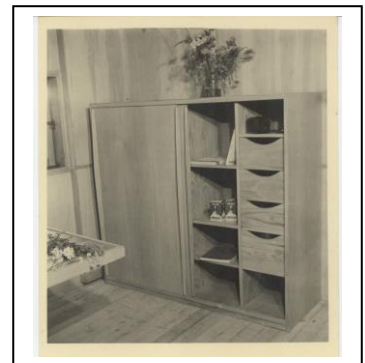
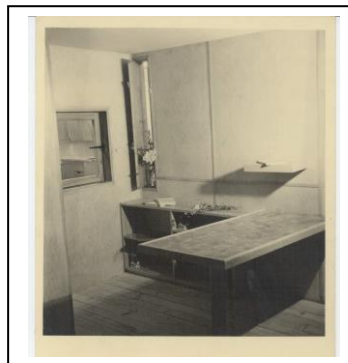
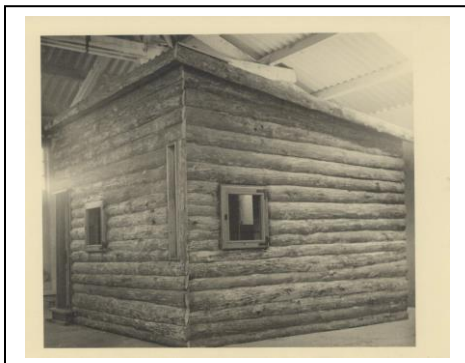
Dès les années 50, Le Corbusier avait décelé en Charles Barberis un grand de la menuiserie de bâtiment. C'est pourquoi il n'hésita pas à lui confier la réalisation d'un projet qui lui tenait à cœur : mettre au point et équiper une cellule de base dont la dimension serait issue du Modulor (3,66 m x 3,66 m au sol) et qui pourrait être dupliquée en grande série, soit pour un usage à l'unité, soit pour un usage multiple.

Le Corbusier trouva alors intéressant d'adapter les solutions techniques développées par Charles Barberis à l'occasion du travail sur la Cité Radieuse de Nantes et lui proposa de réaliser dans ses ateliers d'Ajaccio, à partir d'un plan rapidement dressé, une première cellule de base dont il comptait faire sa propre résidence de vacances, depuis qu'il n'occupait plus la villa d'Eileen Gray et de Jean Badovici à Cap Martin .

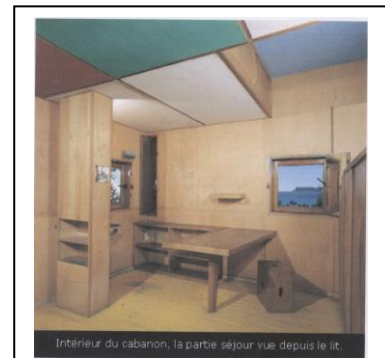
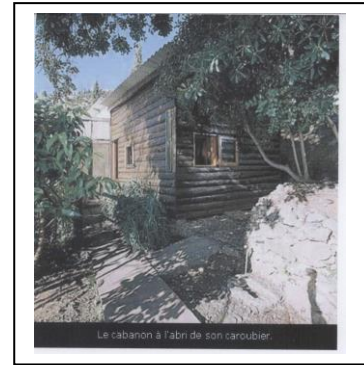
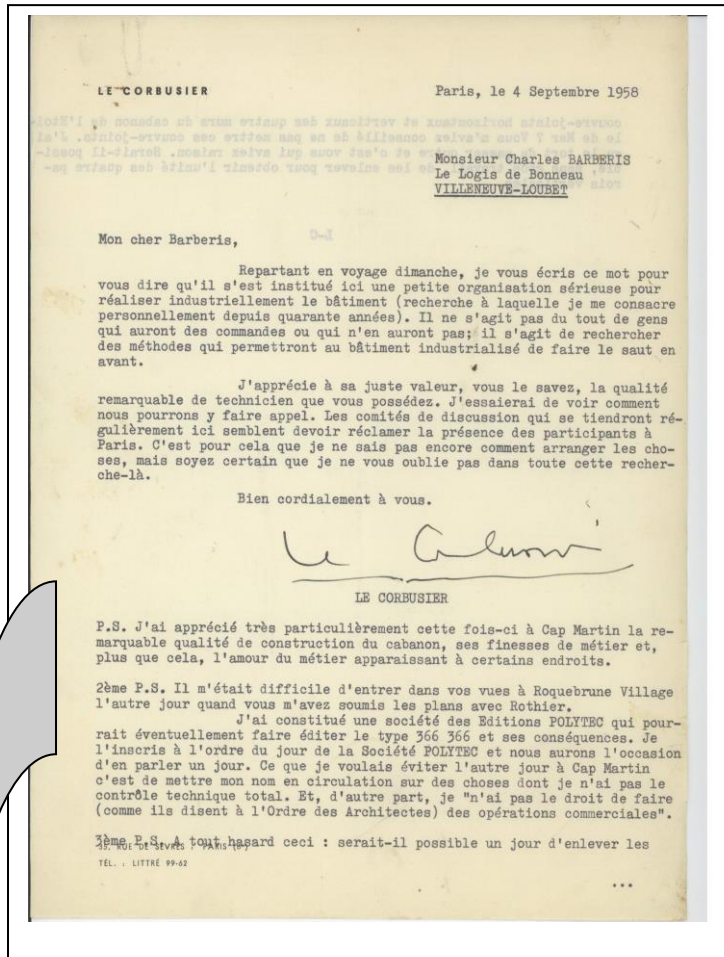


Sculpture Modulor offerte par Le Corbusier à Charles Barberis en remerciement de son apport conceptuel et technique
dim : 246 x 135 x 34

Charles Barberis réalisa parfaitement le travail et le Corbusier mesura pleinement la qualité de l'ouvrage lors de sa visite du mois de juin 1952 à Ajaccio. En juillet 1952, le cabanon qui occupait l'essentiel du hall d'exposition aux Salines, est démonté, livré à Cap Martin et remonté sur place en août 1952.



Ce cabanon, devenu propriété du Conservatoire du littoral et classé à l'inventaire des monuments historiques, est reconnu unanimement comme étant un « bijou de menuiserie », ainsi que l'admettait lui-même Le Corbusier dans plusieurs lettres manuscrites, dont l'une adressée le 4 septembre 1958 à « son ami » Charles Barberis



J'apprécie à sa juste valeur, vous le savez, la qualité remarquable de technicien que vous possédez. J'essaierai de voir comment

P.S. J'ai apprécié très particulièrement cette fois-ci à Cap Martin la remarquable qualité de construction du cabanon, ses finesses de métier et, plus que cela, l'amour du métier apparaissant à certains endroits.

22 mai, 64

Mon cher Barberis.

L'autre jour, au téléphone, j'ai oublié de vous dire que les travaux que je fais pour Claudin Petit-a-Terminay (une "Unité" + la maison de Jeunesse) sont le ~~la~~ reliquat de l'ensemble antérieur commandé à André lors de l'installation de Claudin. Une fois que j'ai reçu ces soldes de travaux pour lesquels un contrat final d'origine, fixe la prise en l'entreprise, suis et ai toujours été content de vos travaux et, l'occasion se présentant, je demanderais que vos boîtes commencent.

Très cordialement

L. Collina

J'apprécie à chaque minute, ici, le travail fait par vous pour mon cabanon.

L-C.

L. Collina

J'apprécie à chaque minute, ici, le travail fait par vous pour mon cabanon.

L-C.



Pour ne pas oublier
les hommes qui ont construit
de leurs mains
ce « bijou de menuiserie »
Debout, à gauche, Guy Corsini
Debout, à droite, « Sauveur »
Au centre accroupi (2^{ème} ligne : Collina)

Les années 1955 - 1960

En 1954 Charles Barberis ouvre un deuxième atelier de menuiserie à Villeneuve-Loubet, près de Nice, mais continue à exploiter l'établissement d'Ajaccio qui connaît un succès croissant : Lycée d'Ajaccio, Lycée de Bastia, Lycée de Corte, Hôpital d'Ajaccio, Gare Maritime Orsetti, Immeubles Pico, etc...

Claudius Petit n'est plus ministre de l'Urbanisme et de la reconstruction depuis 1953, mais cela n'empêche pas Le Corbusier d'imposer son menuisier préféré pour la réalisation d'une troisième cité radieuse, celle de Briey en Forêt qui reprendra à l'identique toutes les solutions techniques développées pour Nantes Rezé

Photo 1



Photo 2



La Cité Radieuse de Briey en Forêt (Lorraine)
Réalisation 1955-1957



Photo 3 : « Pan de verre » des chambres sur loggia



Photo 4 : menuiseries intérieures du séjour

Cependant, fort de l'expérience acquise à Nantes Rezé, la fabrication se fera pour l'essentiel à Villeneuve Loubet. L'atelier d'Ajaccio conservera néanmoins la réalisation de certaines parties d'ouvrages.

Comme pour les deux autres chantiers, celui de Briey en forêt se déroule parfaitement. L'immeuble est livré en décembre 1957 (?).

1965 : disparition de Le Corbusier - Fin de l'épopée

Le 27 août 1965 Le Corbusier disparaissait par noyade, alors qu'il prenait son bain matinal dans les eaux de Cap Martin.

Charles Barberis l'avait rencontré pour la dernière fois 14 jours auparavant.

Delleda Barberis, à laquelle il était très attaché et qui l'avait secondé toute au long de cette épopée corse, s'éteignait à son tour le 30 décembre 1966, à l'âge de 42 ans, des suites d'une erreur de diagnostic médical.



11 août 1965, au cabanon de Cap Martin :
Charles Barberis, Delleda Barberis, Le Corbusier, qui devait disparaître 16 jours plus tard
Ces photos sont vraisemblablement les dernières prises du vivant de Le Corbusier
Au premier rang, Gino Ratti, architecte et son épouse
Photos prises par Guy Rottier

Mais déjà dans une lettre au ton très intimiste qu'il adressait à Charles Barberis le 22 mai 1958, et dans laquelle il commandait un coffrage pour réaliser la couverture de la tombe où son épouse Yvonne, décédée en octobre 1957, Le Corbusier envisageait ouvertement sa propre disparition par noyade. *« Ce couvercle, écrit-il ainsi le 22 mai 1958 à Charles Barberis, permettra de déposer à l'intérieur l'urne de ma femme, et éventuellement la mienne, si je ne gis pas un jour au fond des mers ».*

Très affecté par ces deux disparitions, Charles Barberis n'en continua pas moins à diriger ses entreprises. Mais les temps avaient changé. L'époque des industriels et des architectes visionnaires avait passé. L'exigence de la belle ouvrage avait laissé la place à l'exigence du prix de revient. Le temps était désormais aux managers, aux financiers, aux promoteurs. Ce n'était plus le monde du dernier grand de la menuiserie.

Charles Barberis s'éteignit le 31 octobre 1980 à son domicile d'Ajaccio.

Il vient de disparaître en Corse, sa terre d'adoption... Charles Barberis, artisan modèle et créateur fut collaborateur et ami de Le Corbusier

Artisan menuisier de talent, collaborateur et ami de Le Corbusier et d'autres architectes, tels André Wogenscky, Michel Autheman, Pierre Aillaud, Guy Rottier, André Bruyère, etc., Charles Barberis qui, de 1957 à 1970, avait eu un atelier à Villeneuve-Loubet, vient de s'éteindre à Ajaccio à l'âge de 72 ans. Sa disparition sera durement ressentie à la fois par ses intimes et par tous ceux qui s'intéressent à l'architecture et au beau travail du bois.

De beaux meubles

Originaire d'Acqui (Piémont), Charles Barberis était arrivé à Ajaccio en 1930. Il était très pauvre et habitait un baraquement en bois. Mais très vite, il fut adopté par les Corses au point qu'il devenait le président du Football-Club d'Ajaccio et se faisait de très nombreux amis. Petit à petit, il se créait un atelier de menuiserie où il fabriquait quelques beaux meubles. Plus tard, il réussissait à avoir un magasin de meubles et se mettait à la menuiserie de bâtiment en installant son atelier au quartier des Salines à Ajaccio.



Charles Barberis : un « grand » de l'artisanat.
(Photo Louet)

Le tournant vint pour Barberis en 1947. Ayant entendu parler d'une adjudication des menuiseries de l'unité d'habitation Le Corbusier à Marseille, il se rendit à Paris et Marseille et prit contact avec les collaborateurs de Le Corbusier et avec le Corbusier lui-même. Le contact s'établissait très vite car Le Corbusier avait remarqué que Barberis n'était pas seulement un menuisier mais aussi un homme ayant de très nombreuses autres qualités.

Un atelier modèle à Villeneuve-Loubet

Charles Barberis réalisa alors un travail (l'Unité d'habitation comporte 335 logements plus des services généraux) gigantesque auquel il n'était pas habitué. Mais il le fit avec un tel enthousiasme, une telle précision et une telle qualité que tous les architectes en étaient étonnés. Et devant les exigences de la nouvelle architecture de Le Corbusier, il n'hésita pas à changer ses machines, ses outils et ses accessoires pour satisfaire les besoins des nouvelles techniques et il s'installa alors à Villeneuve-Loubet où son atelier devint un modèle, un des plus modernes de France. Ayant la confiance de Le Corbusier, devenu son ami personnel, il réalisa pour ce dernier les trois unités d'habitation qui existent en France (Marseille, Nantes, Briey-en-Frêt), puis le pavillon du Brésil à la cité universitaire de Paris, la villa Jaoul à Boulogne-Billancourt, et également le cabanon Le Corbusier à Cap-Martin, bijou de la menuiserie.

Charles Barberis sculpta aussi les « Moduler », coffrages de bois qui, inclus avant le coulage du béton, donnaient les bas-reliefs ornant les façades des unités d'habitations de Le Corbusier qui, venu spécialement à Villeneuve-Loubet, avait déterminé la polychromie de l'atelier et des bureaux de menuiserie. Le Corbusier avait également dessiné le « Moduler » polychrome qui était placé au milieu des installations de Villeneuve-Loubet.

Mais hélas, après 1970, M. Barberis connaissait des difficultés et un regroupement avec plusieurs autres menuiseries s'avère catastrophique. Il retourne alors à Ajaccio où il arrive, à force de patience et de travail, à remonter le courant. Il est à flot en 1980 mais la mort ne devait pas lui permettre de profiter de ce rétablissement.

En cette pénible circonstance, nous présentons nos sincères condoléances aux enfants et petits-enfants de Charles Barberis et à toutes les personnes touchées par ce deuil.

A. M.

NECROLOGIE

NICE MATIN - CORSE

11 décembre 1980